

cours des années la route de portage se modifier, il voit des villages disparaître, il voit construire le chemin de fer, il a accompagné DHANIS, il a assisté aux révoltes de la route des caravanes, il a servi d'aide au fonctionnaire blanc local : devant toutes ces choses nouvelles, sa conception philosophique vacille. Les vieux dieux agonisent, et les nouveaux tiraillent notre homme qui ne sait à quel saint se vouer. Au cours de sa vie, il ira de l'un à l'autre, mais peut-on lui en faire reproche ? Et qui aurait pu choisir pour lui ? Si les dieux blancs ne se l'attachent pas, il reste fidèle au Blanc, au Blanc de l'État. Et l'État — il y a quelque chose de changé dans le territoire des cataractes — fera de lui — l'esclave, fils d'esclave — un Chef. C'est rayonnant de joie, d'orgueil, qu'il prendra la place de l'ancien maître de sa jeunesse, mort depuis longtemps. Apothéose inespérée que cette réussite dont le crime est absent.

Trop souvent l'homme de la rue, en Europe, ne s'inquiète guère de ce que dut être pour le noir ce contact européen, brusque, tellement rapide qu'en une vie d'homme l'esclave porteur deviendra mécanicien de steamer et connaîtra l'avion.

L'étonnant est de trouver des êtres qui — comme Lutunu — parviennent à assimiler vaille que vaille quelque chose et le restituent en bien. L'étonnant est de ne pas trouver plus de Kibangu, la cervelle retournée par ce qu'ils n'ont pas compris. M^{me} MAQUET-TOMBU, dans une forme agréable, a posé ainsi bien des problèmes à résoudre par l'homme blanc. Mais hélas, parfois le mal a déjà été fait.

Tout de même, la justification de notre action n'est-elle pas dans le fait d'avoir su s'attacher des hommes de la valeur du noir Lutunu ? Merci, M^{me} MAQUET-TOMBU, de nous avoir fait aimer et comprendre à travers lui nos frères d'Afrique.

Max ROSE.

Un magistrat, homme de lettres :

JOSEPH-MARIE JADOT

M. Joseph-Marie JADOT a vu, en homme de haute culture, le noir du Congo belge. On pourrait dire : en passant du Jardin d'Eala au « Jardin de Bérénice » et au Jardin d'Eloa. Il l'a vu en poète ; comme auteur de contes et romancier ; en essayiste ; comme critique d'art ; et d'une façon générale, synthétique, en moraliste et en humaniste. Je vais essayer d'aborder succinctement chacun de ces aspects sous lesquels l'écrivain colonial a vu le noir congolais, en rapportant le témoignage de ses écrits.

* * *

M. JADOT est parti pour le Congo en 1910. Il y a résidé pendant quelque vingt ans, particulièrement dans la province de Coquilhatville. Dès 1913, à l'âge de vingt-sept ans, il a composé (puis publié : en 1914) un recueil de poésies, intitulé *Poèmes d'ici et de là-bas*. Il écrit :

« Les rêves sont comme des bras que nous levons

Vers le royaume des réalités meilleures...

Les mornes heures d'or, où le frémissement

Des palmes trouble seul le silence du vent...

La porteuse d'amphore au geste d'autrefois

Charma le Pèlerin du rêve et de la foi... ».

Et voici « la porteuse d'amphore » bantoue :

« Le Pèlerin d'amour, fidèle mais tenté

Subissait des assauts de candide beauté,

Quand, sous l'azur ardent qui consomme la nue,

Ondulante et sans heurt, une belle enfant nue,

De ses bras arrondis soutenant son fardeau,
 Sur la tête apportait sa pleine courge d'eau,
 Puis, la tâche accomplie et la charge posée,
 Très lentement, se retirait, la grâce aisée,
 ... Dans l'air d'ambre rosé du jour agonisant,
 Et quand le crépuscule, aux caresses trop brèves,
 Ouvrait sa porte d'or au cortège des rêves ».

Le poète décrit également des porteurs sortant de la grande forêt et accédant à la savane :

« Voici que la clarté claironne dans la plaine
 Les éveils frissonnants des neuves libertés
 Et, répandant sur nous sa caresse sereine,
 Ranime le courage en créant la beauté.
 Mes noirs, le torse nu, coiffés de coiffes rouges,
 Ont retrouvé la force en humant l'air plus pur.
 Et leur marche fervente est de la joie qui bouge
 Dans la tendresse immense et douce de l'azur ».

* * *

Le poète demeure sous-jacent dans le prosateur. Le recueil de contes : *Sous les manguiers en fleurs. Histoires de Bantous*, qui paraît en 1922, et place l'auteur au premier rang des écrivains coloniaux de Belgique, ainsi que le volume : *Nous... en Afrique*, datant de 1926, suivis de : *Apéritifs* (1934), *L'enfant à l'arc* (roman, 1939) ; *Contes d'ici et de là-bas* (1952) ; renferment de nombreuses scènes de la brousse où le noir apparaît. Commençons par l'enfant, un petit bantou Mongo.

« C'était un magnifique enfant dont les premières années s'étaient passées, nues et ingénues, dans l'air doré de Busanga, joli comme une fille, propre comme l'espoir, vierge encore et plein de promesses. Je l'avais depuis quelques semaines comme marmiton. Sa petite taille, sa mine ouverte et réjouie, son esprit alerte et doux lui attireraient toutes les sympathies, lui obtenaient matabiches sur matabiches et son équipement s'était tellement accru depuis qu'il était en condition qu'une malle en tôle suffisait à peine à le contenir. Il avait nom Boyo, mais on l'appelait plus souvent « Moustique », à

raison de sa forme lilliputienne, ou Mayele, Malice, à raison de son esprit délié. Lui m'appelait « Fafa », ou « Ise », père ».

Et voici un petit Soudanais, Bwaka :

« D'entre les fausses cannes à sucre, droites et jaunissantes, qui bordaient le chemin, une femme Bwaka sortit. Elle portait sur la hanche un enfaçon solide et net, le regard étonnamment franc dans un minois prodigieusement réjoui. Et le groupe s'avancait dans la splendeur du jour ».

M. Jadot a beaucoup dépeint les adolescents. Il rapporte, dans son recueil : *Sous les Manguiers en fleurs*, une danse rituelle des Kundu-Mongo.

« J'étais arrivé dans ce village des Linkundju, en pleine danse vespérale. Sous les regards impénétrables des Ecovo de la région, en costume de fête, les femmes et les fillettes toutes enduites d'huile au gula, ornées d'herbages, de fourrures, de cuivres en annelets, de perles en collier, des clous dorés et des épingle nickelées dans les chevelures calamistrées, parmi le carillonnement tintamaresque des clochettes et des hochets, dansaient l'admission, dans la caste, d'un nouveau noble, jeune, riche, descendant notable de l'Ancêtre du clan. Derrière ses aînés accroupis sur leurs petits tabourets de bois rouge, éclatant dans sa fraîche tenue pourpre rehaussée de lanières taillées dans la peau d'une chèvre blanche, l'initié humait debout la louange des chansons rythmées, singulièrement satisfaisantes pour son orgueil et pour le souvenir auguste de ses morts. Et, de tout ce tournoiement de bronzes vivants et souples, vêtus de verdure et de flamme, dans l'air rose épandu de cette fin de jour, montait une joie grave d'hérédité satisfaite, de mystique primitive, d'extase rituelle, une joie grave dont le battement sourd et régulier de gongs abandonnés à de beaux adolescents aux regards clairs, accentuait le caractère d'impersonnelle ferveur... La danse avait duré toute la soirée, dans la clarté rouillée des feux de bois du soir. Au battement ininterrompu des nkole, sous la mélodie des louangeuses coryphées, écharpe sans cesse nouée et dénouée au-dessus d'elles, les danseuses empourpées poursuivent leur ronde lente en même temps que, d'une ondulation unanime des membres, elles projettent tout leur corps vers une joie invisible, baignées, inondées, pénétrées d'une incomparable dignité ».

Mais, parmi ses nombreux déplacements, pendant près

de quinze ans, dans la province équatoriale (ancienne dénomination), c'est-à-dire : la grande forêt et la grande savane, M. JADOT a souvent eu recours (à regret, d'ailleurs) au « tipoy », la filanzane, la chaise à porteurs. Il a vu ces noirs exubérants, en mouvement, chantant. Il a noté leurs commentaires.

« En chaise à porteurs, au pas durement marqué de quatre solides Bandja, harmonieusement râblés, musclés, nerveux et pleins de souffle... Leur allure exhale la beauté.

» Autour de ceux qui me portent, ceux qu'ils ont relayés et ceux qui les relayeront, courent une course dansée. Le chef d'équipe, d'une voix stridente, découpe en distiques ardents une mélodie traditionnelle du clan. Ils l'accompagnent en faux bourdon. De temps en temps, un hennissement extatique brise la régularité du rythme pour réveiller les énergies et sa cascade de sons aigus effare, dans la haute forêt de « Balu » que nous traversons, le glissement velouté des souples faisans bleus ».

Écoutons, à présent, les commentaires des porteurs :

« L'un d'eux... psalmodie derrière moi, en nasillant :

» Le Blanc que nous portons est un grand Blanc ».

Et comme un écho, l'attelage unissonnant, répond sur une note longue et grave :

— Blanc !

» Le Blanc que nous portons n'est pas un Portugais !

— Portugais !

» Le Blanc que nous portons n'est pas un « compagnie » !

— Compagnie !

» Le Blanc que nous portons n'est pas un commandant !

— Commandant !

» Celui-ci est le Juge, qui tranche les différends !

— Différends !

» Le Blanc que nous portons est le chef de famille (Engambi) !

— Engambi !

» Le Blanc de la chaise qui suit est son frère cadet !

— Frère cadet !

» Le Blanc que nous portons est un Blanc lourd de poids !

— Lourd de poids !

» Bon poids mérite bon salaire pour les chevaux !

— Nous sommes les chevaux !

- » Les chevaux ne se contenteront pas d'un franc cinquante !
 (N. B. valeur 1925 ; et en brousse).
 — Un franc cinquante !
- » Les chevaux ne se contenteront pas de deux francs !
 — Deux francs !
- » Les chevaux ne se contenteront pas de trois francs !
 — Trois francs !
- » Les chevaux veulent un écu d'argent ! (N. B. 5 F)...
 — Pata !
- » Et de la viande de gibier !
 — Nyama !
- » Le Blanc que nous portons est notre Père !
 — Fafa !
- » Le Blanc que nous portons est le grand Juge !
 — Djulionene !
- » Le Blanc que nous portons est une lourde charge !
 — Olito !
- » Et nous avons faim !
 — Djala, ho ! »

M. JADOT a aussi voyagé fréquemment en pirogue, et décrit à maintes reprises ses impressions associées au paysage et au noir congolais.

« J'étais à Gombe Songo, poste commercial de la Lomela... C'était par une de ces accablantes vesprées où, sous le ciel incandescent, dans l'air torride et stupéfiant, la géante nature tropicale s'immobilise... Pas un gémissement de félin, un barrissement de pachyderme, une plainte d'oiseau. Les végétations aux formes étranges, d'un vert de plomb, semblent éternellement figées par on ne sait quelle tyrannie de la matière mystérieuse... Parfois une pirogue fend le vif argent de la Lomela, mais le mouvement du noir qui pagaie, seul debout à l'arrière de sa frêle embarcation, est si régulier, sa chanson si monotone, toute son attitude si soumise à l'instant qui la commande et si fondue dans le milieu qui l'environne, que la stupeur du paysage n'en est nullement troublée ».

Ailleurs, JADOT nous cite un chant de payeurs Akula qui est le plus ailé des chants d'amour du monde et suffirait à faire abandonner la doctrine de Combarieu, suivant qui le sauvage, ne connaissant que l'accouplement, n'a pas de chants d'amour.

Mais lisons encore ceci qui figure dans *Blancs et Noirs au Congo belge*, recueil d'essais publié en 1939 et couronnés, l'année suivante, par l'Institut Royal Colonial Belge (Prix triennal de Littérature coloniale) :

« Dans la blondeur rosée de la vesprée finissante, de jeunes époux se promenaient en se tenant la main. Un clair sourire illuminait le bronze ambré de leur visage. Une fierté ruisselait sur leurs beaux corps sommairement mais déceimment vêtus. Ils s'arrêtèrent au bord du plateau vers lequel, du fond d'améthyste d'une vallée ombreuse, le soir montait en nappes successives. De l'autre côté de la gorge, un admirable cirque de collines s'incendiait des rayons du soleil couchant. Les jeunes gens contemplèrent longuement le paysage et, serrés l'un contre l'autre, se mirent à chanter à mi-voix... ».

* * *

Poète, conteur, romancier, prenant souvent le noir congolais comme thème d'expression, JADOT est également essayiste et critique d'art. L'ouvrage : *Blancs et Noirs au Congo belge* s'applique à la solution de nombreux problèmes ressortissant des sciences morales et politiques mais, dans un nouveau recueil sous le titre annoncé : *Humanisme et Colonisation*, il réunira légitimement à de nouvelles études de l'espèce, des études consacrées à l'art belge inspiré du Congo et à l'art mélanien tribal ou actuel, comme son étude sur *Le sculpteur Dupagne* ou son *Miracle Buschongo*.

En tout cela, d'ailleurs, le moraliste est à retenir, moraliste au parti-pris (... « Je me sens depuis longtemps, désaccoutumé de voir et de vivre sans dégager la morale de ce que je vis et de ce que je vois ») souvent teinté d'une ironie (« un long sourire plein de sous-entendus indicibles ») que quelques citations éclaireront :

— « Nos contes les mieux arrosés valent bien les dignes sécheresses de la médisance et les stupéfiants silences du flirt » ;

— « Monotone comme ces longues pluies que les Bangala comparent à des récriminations de femmes » ;

— « Les rires narquois de ces satanés noirs... qui savent toujours tout ce qui nous diminue à leurs yeux » ;

— « Ce n'est point qu'il fût méchant homme, qu'il eût fait trop de mal aux indigènes pour pouvoir leur pardonner ».

Et surtout :

Une « méthode... qui m'a donné les meilleurs résultats. Le capitaine Burrows, commissaire de district de l'Aruwimi, avait réservé tout un casier de son classeur aux correspondances désagréables. Il les y jetait, sans en achever la lecture, dès les premières lignes, et ne les en retirait qu'après quelques semaines, par un matin élu des dieux, après une nuit sans cauchemar. Il avait fait coller sur le casier réservé une étiquette mauve, portant ces simples mots : « Papa n'est pas content ».

* * *

Je voudrais évoquer, pour terminer ce court aperçu, un souvenir personnel qui en rappellera bien d'autres à JADOT. Quittant Coquilhatville, la nuit depuis longtemps tombée, pour joindre le *Kigoma*, je traversai l'ancienne plaine, au milieu du halètement de la terre. Il me semblait que ce halètement était comme la plainte de la terre elle-même, la terre des hommes congolais. Et pourtant, le couchant avait été splendide, et l'aube « aux doigts de roses » allait venir. Le ciel était particulièrement étoilé. Je pensais : ne pourrait-on, par les meilleures traditions de l'Occident, dont cette Étoile de Bethléem rejoignant l'Étoile ascendante du Congo, apporter à ces hommes, par un humanisme nouveau, le calme de la terre : les « rendre heureux », comme disait récemment M. le gouverneur général PÉTILLON ?

A cette tâche, vers cette fin, M. JADOT, par quelque vingt ans de séjour en Afrique, puis à nouveau quelque vingt ans d'études et de méditations en Europe, a apporté le meilleur de lui-même, particulièrement dans ses livres décrivant le noir congolais. Ce que l'on pourrait résumer par des mots très simples, qui soulèvent tant d'échos dans les âmes : volonté, désir, espoir de beauté, d'intelligence, de charité, et d'amour.

Jean LEYDER.

Deux ingénieurs des mines :

MARC MINETTE D'OULHAYE
ET H. DE MATHELIN DE PAPIGNY

Rarement deux écrivains présentèrent-ils à la fois autant de ressemblances, à fleur d'être du moins, et plus violent contraste du tréfonds de cet être, que Marc MINETTE D'OULHAYE et Hippolyte de MATHELIN DE PAPIGNY, l'un et l'autre wallons, chirurgiens de vieilles souches et porteurs de noms repris à d'anciennes toparchies, l'un et l'autre ingénieurs des mines sortis de Liège, directeurs au Congo d'entreprises minières de toute première importance, administrateurs à Bruxelles de sociétés coloniales florissantes, tous les deux hobereaux, tous les deux romanciers, mais aussi éloignés qu'il est possible de l'être, par le tempérament, les idées et le style.

I

MINETTE D'OULHAYE qui fut le premier président de notre Association, ne nous a donné qu'un seul livre : des croquis coloniaux jetés sur le papier, nous apprend un sous-titre, par 6° de latitude et 30 degrés à l'ombre, parus en 1934 et intitulés : *Malila*. En voici le sommaire. Un commerçant bruxellois, Vannost, est menacé de la faillite. Il l'évite en vendant tout ce qu'il a, pour désintéresser ses créanciers, entre au service de notre administration coloniale en qualité de percepteur de l'impôt indigène et se rend au Congo avec sa femme, sa fille Malila et l'enfançon que les noirs surnommeront :

Kakese, ce qui veut dire, en tshiluba : le tout petit. Après deux ans d'activité heureuse, Vannost quitte son emploi, s'installe dans le colonat. Il réussit, s'enrichit et, comme le cœur de sa fille, entre-temps, a parlé, lui permet de s'unir au jeune Debrieux, non sans avoir, secrètement d'ailleurs, payé la dette d'honneur qui retenait le fiancé d'accepter son bonheur. Mais ce n'est pas l'intrigue assez peu tourmentée de l'aimable récit que constitue *Malila*, qui nous importe ici, mais bien ce que son texte nous laisse deviner du sentiment de l'auteur qui a « manié » les noirs, à l'endroit de ceux-ci.

Et voici. Tous les noirs de M. MINETTE D'OULHAYE sont frères du bon sauvage de J.-J. ROUSSEAU, du Vendredi de *Robinson Crusocé* et des neveux de l'*Oncle Tom*. Il me serait évidemment impossible d'analyser tant de caractères dans le peu de temps qui m'est accordé. Qu'il me suffise donc de signaler ici les plus significatifs des noirs de *Malila* : Ali, d'abord, zanzibarite certes, mais de longtemps enraciné dans le terroir congolais, qui, dès le débarquement du ménage Vannost à Matadi, s'offre à lui faciliter les formalités douanières parce qu'il est mauvais que l'enfant *Kakese* s'attarde en plein soleil sur l'estacade que l'on sait, entre dès le lendemain au service des Vannost, veille d'une vigilance qui ne sommeille jamais, sur leur confort à bord du sternwheeler du Fleuve qui les mène vers Kabinda, et sur leurs intérêts durant leur premier terme, aide le publicain démissionnaire à s'établir, le remplace tout le temps d'un congé, de telle sorte qu'en l'absence du colon, son installation s'améliore au lieu de péricliter, et que *Malila* la retrouve, à son retour de Mputu, fleurie abondamment des fleurs qu'elle préfère ; ensuite Kayumba, le petit boy affecté au service personnel de l'enfant *Kakese* et qui, à la mort de son jeune maître, mort dans les acheminements de laquelle aucune faute du domestique n'est intervenue, se prive de tout aliment pour alimenter, au vœu de son

coutumier, la tombe du petit mort, et meurt de l'avoir trop aimé ; certains porteurs aussi qui se relaient rarement et se gaussent du poids de leur charge et de la durée de la course pour le plaisir de bien servir ; certains indigènes Batchoks, enfin, qui ont blessé le fiancé de Malila d'une flèche empoisonnée, mais le soignent eux-mêmes, sachant qu'ils ont mal fait et voulant réparer. Or, Vannost, il le reconnaît d'ailleurs, a un caractère emporté et peut-être brutal. A peine en fonctions, les contribuables baluba l'ont appelé : *Mokelenge Fimbo* : Monsieur Fouet ! Mais la douceur du noir, des Ali et des Kayumba, vient à bout de son penchant pour la « manière forte ». Quant à Debriex, il voit, lui, dans les nègres, des êtres obéissants, pleins de respect pour nous, plus honnêtes que bien des Européens... Et Malila enchaînant :

— « Oui... Il ne leur manque qu'un peu de fierté pour valoir mieux que nous ! »

Le jeune homme de reprendre :

« Ils s'humilient devant nous, mais, entre eux, c'est différent. Je vous assure que quand on les connaît bien comme je les connais, on les juge tout autrement, qu'au début. On ne les méprise plus ».

Notre fondateur et premier président, mes chers confrères, s'honore et nous honore par la reconnaissance et la publication de telles vérités.

II

L'analyse des œuvres d'Hippolyte DE MATHELIN du point de vue auquel nous nous plaçons ici, embarrasse davantage.

D'une intelligence ouverte et affinée, subtile et pénétrante, servie par une mémoire réceptive et fidèle et meublée de souvenirs d'à travers l'univers, on ne s'éton-

nerait pas qu'il nous eût apporté un témoignage d'estime à nul autre pareil pour nos frères de couleur, si l'on ne s'en remettait qu'au jugement de GIDE suivant qui cette estime mesure l'intelligence de celui qui l'éprouve. Or, à première vue, le noir n'est que mâle bête aux yeux du prospecteur Coupal, le personnage préféré du *Coup de Bambou* et du *Coup de Chicote*, et le porte-parole indiscutable du romancier. Les œuvres de MATHELIN fourmillent en passages tellement outrageants pour nos frères de couleur qu'on s'en indignerait si les mêmes outrages n'étaient pas adressés dans la même mesure à tant d'Européens en pied dans ses écrits. Et cette constatation nous force à nous demander si, dans tout ce qu'il écrit du caractère des autres, ce n'est pas la passion qui inspire le jugement. N'est-elle pas significative, à ce point de vue, l'admiration que nous avoue MATHELIN pour ceux qu'il considère comme les vrais coloniaux,

« Tout vibrants, les nerfs exacerbés jusques à la douleur par la vie misérable, mais jamais médiocre et toujours forcenée qu'ils ont menée, qu'ils mènent et mèneront à jamais, sous un soleil impitoyablement constant » ?

MATHELIN serait-il donc lui-même un forcené ?... Il ne le fut pas toujours et, du moins, s'adoucit des plus heureusement vers la fin de sa vie, au temps où mon excellent ami EW BANK, prenant un bock avec lui au nom du *Pourquoi pas ?*, le qualifia de gentilhomme de fortune et de chercheur d'or heureux. Ses deux plus beaux soucis étaient alors un garçonnet en rupture de berceau et l'œuvre d'assistance aux colons indépendants qu'il avait fondée et dotée d'un hebdomadaire de propagande dont les événements de 1940 arrêterent la publication. On serait tenté de croire que si MATHELIN s'en prend avec une hargne constante à ces frères noirs sans qui, cependant, ses propres entreprises ne sauraient prospérer, il leur en veut surtout de les savoir estimés, élevés,

défendus par l'une ou l'autre des dix têtes qu'il prête à l'hydre administrative congolaise et dont la judiciaire et la missionnaire lui déplaisent tout particulièrement, comme les deux pires ennemies des amants passionnés de la force incarnée qu'il admire en Coupal et doit sentir en soi ! Si l'on s'en rapporte aux révélations qu'a publiées M. le général MOULAERT sur les méthodes suivies par le directeur de MATHELIN à Kilo-Moto et les sanctions qu'elles amenèrent dans les temps qui précédèrent immédiatement la mise en vente du *Coup de Bambou*, on se voit confirmé dans l'impression que le livre est bien plus un pamphlet contre les dénonciateurs et les réformateurs des méthodes de Coupal que contre les pauvres noirs qui s'y étaient de gré ou de force soumis ⁽¹⁾. Il s'agirait uniquement dans le cas du terrible conteur d'une erreur de doctrine peut-être diaboliquement persévérante mais dont on ne saurait se dispenser d'examiner les justifications prétendues.

Ces justifications, l'auteur du *Coup de Bambou* les a fournies, *ex professo*, si l'on peut dire, dans le préambule même de ce livre sincère et plus que sincère, vrai, nous assure l'écrivain, malgré cette véhémence rarement tempérée qui le rend si suspect de parti-pris passionné. Les voici. Pour Hippolyte DE MATHELIN, le but d'une colonisation, but qui consiste presque toujours en de réciproques améliorations matérielles et morales de la métropole et de la colonie l'une par l'autre, ne peut être atteint que par une évolution en trois temps aux caractères bien tranchés et dont la succession s'impose sans interversion possible : la période militaire, la période d'étude et de préparation économique ou, plus exactement, des grands travaux d'utilité publique et, enfin, celle de l'épanouissement de la colonie par l'initiative

(1) Les amis de H. DE MATHELIN ont répliqué au général MOULAERT dans l'avant-propos des *Aventures d'un chercheur d'or*, ouvrage posthume de l'écrivain paru à Bruxelles, aux Éditions Labor, en 1952.

privée, par la stricte protection de la propriété et de la liberté individuelles. La première période est celle de la conquête : seule y règne la Force, cependant tempérée par un humanitarisme (*sic*) bien entendu. La seconde période est celle des grands travaux, durant laquelle la liberté et la propriété des individus subissent encore de rudes atteintes du fait des prestations et corvées exigibles, des réquisitions et de l'impôt de capitation. Mais il s'agit ici, évidemment, des individus noirs, car le blanc, dans cette phase, bénéficie, infaillible et inviolable, des méthodes de Coupal. Ce n'est qu'à la fin de cette période-là que l'indigène s'étant peu à peu dépouillé de son atavisme sauvage et séculaire pour s'élever de génération en génération au niveau de *maîtres* que leur récente prospérité rend bienveillants à cette ascension, viendra la période du droit, de la liberté individuelle et de la protection des faibles. Au Congo, pour MATHELIN, on a inopportunément écourté la seconde phase de l'évolution coloniale en y introduisant trop tôt les juristes, les missionnaires de toute robe, fussent-ils de robe courte, et autres trouble-fête de l'exaltante et joyeuse colonisation coupalienne.

Nous ne sommes pas ici pour discuter ces thèses où l'esprit de géométrie l'emporte peut-être sur l'esprit de finesse, mais pour les constater et en déduire quels furent, chez leur auteur, la représentation intellectuelle du noir et les sentiments affectifs envers lui.

Constatons donc avec quelque tristesse que l'auteur défend à l'Européen colonisateur de se représenter en toute vérité le noir et de le traiter en plénière équité tant que la troisième période d'évolution du milieu colonial ne sera pas advenue, mais ajoutons qu'il reconnaît cependant le droit de la société noire à échapper à toute désagrégation et le caractère plutôt sympathique, malgré la pauvreté morale qui se décèle en lui, de l'individu de couleur, qu'il n'est même pas loin d'admirer en lui,

comme en Coupal, un amant passionné de la force incarnée et admet, en fin de compte, qu'en fin d'évolution du phénomène colonial, il pourra s'intégrer dans une société civilisée et y vivre au niveau de maîtres devenus bienveillants. Toute autre est la doctrine tutélaire de notre Administration et de la plupart des écrivains dont nous avons analysé la pensée et les tendances jusqu'ici. Mais, telles qu'elles viennent de nous apparaître, les pensées et les tendances de MATHELIN nous plaisent en ceci qu'elles n'excluent pas à jamais nos frères noirs de la civilisation humaniste de notre Occident. C'est déjà quelque chose.

Devenu colon et directeur d'une association de colons, MATHELIN raisonne en colon pour qui la colonisation ne saurait aboutir à la création d'une symbiose politique sans prédominances ni discriminations raciales d'aucune sorte. Il envisage cependant une période de l'évolution coloniale où les droits individuels du noir seront spontanément et affectueusement respectés. Et c'est une autre concession qui lui fera beaucoup pardonner, sans doute, sans pourtant nous rallier, en ce qui me concerne du moins, à cette conception d'une symbiose fondée sur le paternalisme qui n'est plus qu'utopie aux jours que nous vivons.

Plus encore, peut-être, nous sentirions-nous portés à l'indulgence envers ce puissant écrivain colonial de chez nous à raison de l'attention qu'il a su prêter à la parémiologie de nos frères de couleur. Ses livres sont truffés de citations truculentes de proverbes soudanais, nilotiques ou bantous et je veux considérer ces nombreuses références à la sagesse des noirs comme un sincère aveu d'admiration et d'affection.

J.-M. JADOT.